

**siècles**

**Siècles**

Cahiers du Centre d'histoire « Espaces et Cultures »

39-40 | 2014

Littératures, identités régionales et Grande Guerre

---

## « Mort pèr Franço et perdu pèr Miejour. » Constituer des panthéons de félibres morts au champ d'honneur (1916-1935)

*“Died for France and Lost for the South”: Establishing Pantheons of Félibres  
who Died on the Field of Battle (1916-1935)*

Vincent Flauraud

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/siecles/2813>

ISSN : 2275-2129

### Éditeur

Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2014

ISSN : 1266-6726

### Référence électronique

Vincent Flauraud, « « Mort pèr Franço et perdu pèr Miejour. » Constituer des panthéons de félibres  
morts au champ d'honneur (1916-1935) », *Siècles* [En ligne], 39-40 | 2014, mis en ligne le 27 novembre  
2015, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/siecles/2813>

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Tous droits réservés

---

## « Mort pèr Franço et perdu pèr Miejour. » Constituer des panthéons de félibres morts au champ d'honneur (1916-1935)

*“Died for France and Lost for the South”: Establishing Pantheons of Félibres  
who Died on the Field of Battle (1916-1935)*

Vincent Flauraud

---

- 1 « *Mort pèr Franço et perdu pèr Miejour*<sup>1</sup> » [Mort pour la France, perdu pour le Midi] : telle est l'expression employée par le poète-boulangier héraultais Louis Abric en 1922 pour évoquer la disparition de ses confrères félibres lors du conflit à peine achevé. Dans le processus plus général – national – de « fabrication » de la figure de l'écrivain combattant de la Grande Guerre, il est entendu qu'à des écrivains reconnus comme tels, dès avant le conflit, par les institutions culturelles, et publiant, ont été adjoints des individus promus dans ce statut sans avoir eu au préalable une expérience de publication ou même d'écriture pour un public<sup>2</sup> – les parutions étant ainsi souvent posthumes. La quête éditoriale de productions testimoniales, tout comme le « magistère moral » conféré à celui qui a combattu, ont produit une dilatation des limites de la catégorie des auteurs. Si ce processus a pris corps durant la guerre, il s'est prolongé dans l'entre-deux-guerres, nourrissant l'élaboration de mémoires collectives. *L'Anthologie des écrivains français morts à la guerre* (1924-1926<sup>3</sup>) fixe alors un panthéon national, d'ailleurs gravé dans le bronze au Panthéon dès 1927. Or celui-ci coexiste avec des panthéons régionaux constitués parallèlement, qu'il n'englobe pas en totalité, et guère explorés en tant que tels jusqu'à présent. Cette simple disjonction suggère que la dilatation catégorielle elle-même n'est pas réductible à la quête exhaustive de toutes les traces d'écriture combattante, mais qu'elle compose avec des attendus pluriels d'affirmation identitaire. Le binôme patrie / petite patrie est actif dans cette articulation. Mais la façon dont des personnalités de régions plus ou moins larges configurent, sur le moment même, ou le conflit passé, la part

que ces territoires y ont joué en tant que tels, dépasse le rapport comptable de la « dette » contractée par la nation envers une de ses composantes.

- 2 Les populations du Midi ont ainsi vu dès les premières semaines de la guerre leur participation à l'Union sacrée perturbée par « l'affaire du XV<sup>e</sup> corps<sup>4</sup> » : fin août 1914, après la retraite subie en Lorraine, au-delà des Provençaux concernés *stricto sensu*, ce sont l'ensemble des Méridionaux qui ont été embrassés par les accusations de lâcheté lancées par le sénateur Gervais, ravivant des stéréotypes dépréciatifs suffisamment ancrés pour qu'ils aient rendu aisée la propagation de l'accusation<sup>5</sup>. Jean-Yves Le Naour parle avec raison de « mémoire régionale traumatisée<sup>6</sup> ». La gestion de ce traumatisme est ainsi nécessairement intervenue comme composante du processus d'héroïsation. À l'échelle du large espace inter-régional – plus que région en soi – que représente le Midi, le félibrige, comme institution littéraire et de défense des parlers d'oc<sup>7</sup>, se présentait depuis deux tiers de siècle comme un démenti opposé aux stéréotypes déclassant intellectuellement les habitants du Sud et associant à cette dépréciation une critique des langues régionales. Étudier à travers ce prisme institutionnel la sélection et la promotion de panthéons d'écrivains combattants morts à la guerre, c'est tenter de mieux cerner ce processus, en cherchant à voir comment il se combine avec la réhabilitation d'une identité régionale non seulement perçue comme dépréciée, mais attaquée avec vigueur lors de l'entrée en guerre ; et ce faisant, c'est entreprendre de mettre au jour les modalités d'un processus de résilience par incorporation d'une identité magnifiée.

## Une triple monumentalité

- 3 Les modes commémoratifs mobilisés par le félibrige pour honorer la mémoire de « ses » morts constituent les vecteurs actifs d'élaboration, à leur sujet, d'une mémoire collective. Ils ont été multiples et apparaissent au final comme extraordinairement complémentaires : monument de papier et monument de pierre, relativement communs, mais aussi, de façon plus originale, monument naturel. Leur coexistence qui est aussi celle de plusieurs listes – de plusieurs panthéons – est une donnée d'importance. Elle suggère un rapport mimétique loin d'être anodin, avec l'Association des écrivains combattants qui elle aussi, à l'échelle nationale, a usé du même triptyque commémoratif : *Anthologie* de papier, plaques au Panthéon, puis forêt des écrivains. La longue séquence chronologique dans laquelle s'inscrit l'élaboration des trois formes monumentales invite cependant à se garder d'une lecture rétroactive tendant à voir là forcément le résultat d'un plan articulé et préconçu.
- 4 Le premier à être matériellement concrétisé fut le « monument de papier » : un livre d'or, *Lou Libre d'Or de Santo-Estello ; nostis eros de la grando guerro*, publié en 1920 par Roumanille à Avignon, qui apparaît d'abord comme l'une des innombrables déclinaisons contemporaines de ce mode d'hommage commémoratif<sup>8</sup>. Dès 1916 l'idée de constituer un « tableau d'honneur » (*sic*) des morts appartenant aux diverses écoles félibréennes peut être relevée dans *Lou Felibrige*, la revue dirigée par la veuve de Frédéric Mistral, fondateur du mouvement<sup>9</sup>, avant le vote par le consistoire félibréen, en 1919, du principe de publication d'un livre en bonne et due forme, objet de solennisation<sup>10</sup>. En amont, trois canaux d'influence principaux ont pu jouer : informel et interne, avec la rubrique « Mortuorum » de l'annuel *Armana provençau*, non pas créée pour l'occasion, mais forcément investie par des listes de héros défunts et qui a pu nourrir le projet par anticipation tout comme préfigurer des modes de sélection<sup>11</sup> ; externe mais centré sur

une sélection littéraire, avec en 1916 la première *Anthologie des écrivains français morts à la guerre*, préfacée par Barrès ; formel mais tardif, avec la loi du 19 octobre 1919 prévoyant la création de livres d'or communaux, qui doit surtout jouer, ici, pour fixer la dénomination. L'initiative se distingue cependant de la majorité des opérations similaires par son rapport à la fois étroit et distant à la littérature. Il est plus affirmé que dans des publications régionales parentes (*La Provence au champ d'honneur*<sup>12</sup>, série de portraits édités par la revue *Le Feu*, où les écrivains sont minoritaires) puisque les noms retenus sont ceux de félibres, dont l'appartenance au mouvement est détaillée (« maintenance », « escolo ») : par son caractère même de livre d'or, il est porteur d'un esprit de corps en vertu duquel la légitimation du deuil suppose la maîtrise partagée de savoir-faire et l'appartenance à un ensemble référentiel commun<sup>13</sup>. Mais en même temps, *Lou Libre d'Or* ne comprend pas de biographies rédigées comme dans l'*Anthologie des écrivains français morts à la guerre, 1914-1918* publiée bien plus tard, entre 1924 et 1926 – elle n'est donc pas un modèle – ni de photos. Il énonce une liste non circonscrite à des défunts et organisée selon un triple principe de hiérarchie (les majoraux, puis les mainteneurs, etc.), d'organisation géographico-institutionnelle (les écoles, classées par maintenances) et d'honneur (les 138 morts, puis les 71 blessés, puis les 77 décorés ou cités). L'objectif ici, visiblement, n'est pas de distinguer par des portraits quelques figures plus notables, mais de proposer une liste abondamment fournie, d'autant plus que sont pris également en compte les « écoles et journaux du front », non affiliés : l'Escolo d'ou boumbardamen créée par des soldats vellaves début 1915, qui a initié la parution du journal du front *L'Eco d'ou Bousqueton* ; l'Escolo de l'Uba-Luen [« de l'extrême nord »] née au sein du XV<sup>e</sup> corps en 1914, initiatrice elle aussi d'un journal en 1915, *La Gazetto loubetenco*. Cette extension aux groupements ayant publié des journaux de guerre est importante pour notre propos, car elle entérine le phénomène d'encouragement à l'écriture produit par la guerre<sup>14</sup>. Ce *Libre d'Or* pourrait donc être considéré, plutôt, comme un mémorial qui tout en étant contraint par le critère d'appartenance félibréenne – donc d'une légitimité dans l'illustration de la langue, considérée cependant de façon large – entend tout particulièrement attester de l'ample implication du Midi dans la guerre : la dimension géographique est ici en concurrence avec la dimension corporative dominante dans la plupart des livres d'or<sup>15</sup>. La mise en circulation commerciale du livre – qui pouvait être acquis, outre sa diffusion aux adhérents<sup>16</sup> – atteste pareillement de la projection voulue de ce mémorial dans l'espace public.

- 5 Le monument de pierre est un vecteur d'hommage encore plus banal et attendu<sup>17</sup>. Le projet, venu là aussi du cœur de l'institution, fut en outre plus précocement formulé : dès le consistoire félibréen de mai 1915 réuni à Marseille<sup>18</sup>. La visibilité publique était également une donnée initiale importante, le monument devant prendre la forme d'une « pierre triomphale<sup>19</sup> » dans les Alyscamps d'Arles. Dans la même séquence chronologique, de 1919 à 1921, à Marseille, l'Escolo de la Mar – l'un des principaux groupes félibréens locaux – a été l'organisatrice d'une grande cérémonie maritime annuelle en hommage aux « victimes de guerre perdues en mer<sup>20</sup> », présentée initialement comme un substitut à l'absence de monument<sup>21</sup> : l'implication sociale locale du Dr Fallen, alors capoulier du Félibrige, a été déterminante : ni le Midi, ni le félibrige n'apparaissent comme centraux dans les discours, mais le félibrige affichait là encore un engagement public assumé dans l'œuvre commémorative civique. En revanche, l'inauguration le 26 novembre 1922 à Arles du monument proprement félibréen – après la principale vague des monuments communaux<sup>22</sup>, mais cinq ans avant les plaques de l'Association des écrivains combattants au Panthéon – n'a pas donné lieu à une cérémonie

de grande ampleur et la forme et l'emplacement définitifs du monument étaient en retrait : une simple plaque de marbre portant 46 noms, à l'intérieur du Museon Arlaten, espace ouvert à la visite, certes, mais semi-privatif. Ainsi se manifestait, quatre ans après la fin du conflit, un recentrage sur l'institution, sur l'entretien d'une mémoire collective au sein du groupe, plus qu'une quête d'ancrage dans la cité. Or les difficultés à obtenir de la municipalité la concession de l'emplacement initialement escompté<sup>23</sup> n'ont pas été forcément le facteur principal de ce repositionnement a minima. La plaque du Museon prend sens, également, dans le caractère ténu du dialogue entretenu avec d'autres monuments de pierre. Avec les monuments communaux, les liens du félibrige apparaissent en effet fragiles, exprimés de façon seulement sporadique, relevant surtout d'une démarche civique ou répondant à une sollicitation extérieure et ponctuelle<sup>24</sup>. Voire, un processus de contournement peut révéler, à la fin des années 1920, un report sur l'entre soi déjà repéré en 1922 : en 1927, c'est autour de la tombe du capitaine-félibre Louis Bonfils que prend forme un hommage aux morts pour la patrie, lors de la Sainte-Estelle de Montpellier<sup>25</sup>.

- 6 La troisième composante monumentale n'est élaborée qu'entre 1932-1933 et 1935. Elle tranche, cette fois, avec les formes les plus communes, puisqu'il s'agit d'un ensemble naturel : la plantation à Saint-Saturnin-de-Lucian, dans l'Hérault, d'un « Bois du Souvenir » ou « de Sainte-Estelle », ou encore « des Félibres », surmonté d'un rocher « des Deux-Vierges » supportant la seule inscription « *Als felibres morts per la patria* » [« Aux félibres morts pour la patrie »]. L'initiative est cette fois celle d'un homme, qui convainc l'institution : Clovis Roques<sup>26</sup>, né dans l'Aude en 1876, entrepreneur et artiste – peintre, sculpteur, auteur – installé à Clermont-l'Hérault où il menait une active vie sociale : office de tourisme, tribunal de commerce, théâtre... La concrétisation de son projet, honorée en 1935 d'une inauguration jumelée avec le rassemblement annuel du félibrige – la Sainte-Estelle – programmé justement à Clermont-l'Hérault, a constitué à titre personnel une sorte de couronnement d'une ascension félibréenne entamée dix ans plus tôt<sup>27</sup>. Mais le lancement d'une souscription nationale suggère qu'il a su en même temps répondre à une attente plus large ; il est à remarquer, de ce point de vue, que la forme matérielle et la localisation de ce monument naturel l'ancrent explicitement, sur le moment, dans un référent littéraire, puisqu'en 1931, à une cinquantaine de kilomètres de là – à Rosis et Combes, près de Lamalou-les-Bains – un reboisement d'intérêt général conduit sous l'égide de l'Association des écrivains combattants et du Touring-club de France avait donné naissance à la Forêt des écrivains combattants dédiée aux 560 écrivains listés dans l'*Anthologie*, aux noms apposés dans les allées en 1938<sup>28</sup>. Roques a convaincu le consistoire par des aquarelles qui « ont permis aux majoraux de voir la majesté du site choisi et obtenu<sup>29</sup> ». Les presque six kilomètres à effectuer depuis le village, partant de la plaine languedocienne pour gagner le rocher dolomitique des Deux-Vierges qui la domine à quelque 500 m d'altitude et le bois qui couvre son flanc oriental, prennent des allures de pèlerinage. L'effort physique à réaliser pour s'y rendre, l'isolement, la hauteur qui rapproche des cieux, l'emprise de la nature, concourent au sentiment de sacralité, qui croise la perception traditionnelle de l'arbre en soi comme un passeur entre terre et ciel, ou comme symbole d'immortalité et de régénération<sup>30</sup>. L'arbre joue ici non pas seulement comme compensation pour des vies souvent si précocement abrégées, mais aussi comme garantie d'un hommage qui jamais ne doit s'interrompre, quand bien même il est formulé à distance des activités humaines quotidiennes. Dans le poème de Louis Abric que Pierre Azéma lit au pied du rocher en 1935, c'est le frémissement de ces arbres, exposés au vent, qui est destiné à égrener en permanence les noms des morts, à louer leur « fier combat<sup>31</sup>

». Des noms dont la liste, cette fois, n'est plus fixée : point de plaque ici et le nombre d'arbres (sept ou neuf mille selon les versions) n'a aucun rapport voulu avec quelque effectif que ce soit de félibres disparus<sup>32</sup>. « Honorer [...] les félibres de toute la Terre d'Oc qui ont donné leur vie pour sauver la France<sup>33</sup> » : l'extension perceptible de l'hommage est cette fois maximale, le panthéon sort de la démarche nominative pour prendre un tour plus symbolique.

- 7 La triple monumentalité mise en place dans le giron félibréen pour célébrer les siens n'apparaît donc pas comme une tactique de maillage commémoratif, mais plutôt comme une accumulation de modalités. Elles ont été influencées certes par des modèles extérieurs mais la similarité finale avec les procédures mobilisées à l'échelle nationale par l'Association des écrivains combattants apparaît davantage comme le résultat d'une quête partagée d'amplification de l'hommage que comme un décalque global révélateur d'une proclamation commune de l'identité littéraire des défunts : il semble y avoir concomitance chronologique des phases d'élaboration des « monuments de papier », mais il y a antériorité du félibrige pour la pose de la plaque et inversement, de l'AEC pour l'inauguration du bois. Ces démarches d'hommage s'inscrivent par ailleurs dans une chronologie qui fait succéder à une phase de deuil extraverti – et presque « proclamé » – un temps de deuil vécu dans l'entre soi ; à un comptage cumulatif et nominatif extensif, un comptage restrictif, puis un embrassement symbolique maximal. Transcendant ces mutations formelles, des signaux de littéarité associés aux héros honorés par le corps félibréen restent présents, quoique dans un ordre qui est plutôt celui de la suggestion, celle de l'implication dans l'illustration d'une langue.

## Des panthéons inégalement extensifs

- 8 Trois dimensions se croisent, pour dessiner les contours identitaires des hommages déployés : l'élaboration, même non explicitée, de critères de sélection individuelle ; l'ampleur géographique de l'espace d'origine des morts considérés ; et le choix de l'emplacement ou du lieu d'élaboration du projet monumental.
- 9 Pour saisir les logiques à l'œuvre dans les opérations de sélection nominative, la base de données constituée des noms retenus dans le *Libre d'Or* du félibrige et sur la plaque du Museon Arlaten a été enrichie des listes figurant d'une part dans l'*Anthologie des écrivains morts pour la France* – pour croiser démarches locale et nationale de sélection – d'autre part dans l'*Armana Prouvençau* (annuel), *Lou Félibrige* (mensuel) ou dans la série *La Provence au champ d'honneur* tirée de la revue *Le Feu* – pour croiser sélection institutionnelle a posteriori et information para-institutionnelle incluse dans l'actualité. Au total, 171 noms d'individus « morts pour la patrie » et repérés en même temps pour leurs liens avec le félibrige ont pu être inventoriés.

Félibres morts pour la France : mention dans les six "panthéons" sélectionnés	
	Nombre d'individus de la catégorie repérés dans chacun des "panthéons"

Nombre de  
mentions  
individuelles

Total  
d'individus

	<i>Armana prouvençau</i> , 1915-1919	<i>Lou Félibrige</i> , 1916-1919	<i>La Provence au champ d'honneur</i> , 1918	<i>Libre d'Or</i> , 1920	Plaque du Museon Arlaten, 1922	<i>Anthologie des écrivains morts pour la France</i> , 1924-1926	
6 fois	2	2	2	2	2	2	2
5 fois	7	6	2	7	7	6	7
4 fois	8	6		9	9	4	9
3 fois	25	25		31	10	2	31
2 fois	9	7	1	28	17	1	31
1 fois	28	1		61	1		91

V. Flauraud, Sources : *Armana prouvençau*, 1915-1919 ; *Lou Félibrige*, 1916-1919 ; *La Provence au champ d'honneur*, 1918 ; *Libre d'Or*, 1920 [conservés et consultés au Palais du Roure, Avignon] - Plaque du Museon Arlaten, 1922 - *Anthologie des écrivains morts pour la France*, 1924-1926.

- 10 – Les deux seuls individus présents dans les six corpus, Lionel des Rieux et Frédéric Charpin, paraissent caractérisés par une légitimité incontestable d'hommes de lettres, mais bâtie en-dehors des cercles félibréens : légitimité d'auteurs ayant déjà publié des livres mais seulement en français<sup>34</sup>, de publiciste et journaliste pour des Rieux, de directeur de la Bibliothèque régionaliste et de responsable de revues<sup>35</sup> pour Charpin. Autant de raisons d'en faire également des membres du corpus national de l'*Anthologie des écrivains français...* Peu importait, ainsi, le niveau hiérarchique effectif de leur implication dans le félibrige : marquée pour des Rieux, mainteneur n° 902, mais se réduisant à l'adhésion à une escola et à la collaboration à une publication de guerre pour Charpin.
- 11 – Les sept « félibres » présents dans cinq corpus au moins (dont la plaque et le livre d'or) partagent encore, à l'exception d'un seul, cette reconnaissance nationale de l'*Anthologie*. Pourtant, un glissement s'opère déjà. Un seul a publié de livre *de son vivant*<sup>36</sup>. Mais l'inclusion dans les instances félibréennes est plus marquée : quatre sont mainteneurs et un non mainteneur est membre de trois écoles non affiliées (Pouzol). Les livres repérables de quelques-uns d'entre eux sont posthumes, résultant d'un travail de collecte et d'hommage – possible cependant parce qu'ils ont laissé des écrits suffisamment abondants : *Le Signal* d'Abel Bertrand est publié en 1922, *Tableus de guerra* et *Letras dau front* de Louis Bonfils [Filhou] dans l'immédiat après-guerre, avant le récent *Me fas cagà !* (2014). L'activité journalistique se substitue ici en partie à l'activité littéraire à part entière, comme légitimant la sélection. Le cercle des fondateurs ou principaux animateurs de journaux du front en parlars d'oc, ou destinés aux soldats du Midi, est ainsi largement promu : Bonfils pour *Lou Gal*<sup>37</sup>, créé en 1915 et positionné à Montpellier<sup>38</sup> ; Pouzol pour *L'Eco d'ou Bousqueton* dont il fut rédacteur en chef quelques mois en 1916 ; Roger Brunel possiblement pour *Le Petit Cévenol* (1914)<sup>39</sup> ; Bonfils, Pouzol, ont également écrit pour *La Gazeto loubetenco* de même que Peyron. Deuxième source parallèle de



légitimation : les activités confrencières, qui jouent assurément pour assurer la reconnaissance dont bénéficient Albert Bertrand-Mistral (dit Abel Bréart) ou le caviste Désiré Chauvet. Une légitimation par la parenté vient également croiser, ponctuellement, la reconnaissance d'une implication sociale-littéraire : c'est le cas pour Albert Bertrand-Mistral, petit-neveu par alliance de Mistral, et pour Roger Brunel, neveu du majoral Arnavielle.

- 12 – Les neuf félibres cités dans quatre de ces corpus sont totalement absents du recueil *La Provence au champ d'honneur*, majoritairement (cinq) de l'*Anthologie* nationale et pour un sur trois, des listes nécrologiques du mensuel *Lou Felibrige*. Ils apparaissent de la sorte comme relevant d'une strate intermédiaire où reconnaissance régionale et nationale cohabitent sans être toujours communément assurées. La première vient surtout du statut de mainteneur (5 sur 9), à défaut de celui de rédacteur d'un journal de tranchées en langue d'oc. La reconnaissance nationale est assurée par une activité journalistique et confrencière (Émile Arné ; l'avocat Alfred Gabourdès, simple adhérent de base de la maintenance de Languedoc), ou bien par une activité littéraire singulière (Gabriel-Octave de Vitrolles, marqué par un tropisme orientalisant<sup>40</sup>). Enfin, si la légitimation par filiation joue encore dans trois cas – sans être suffisante – elle intègre une hiérarchisation organisationnelle puisque les fils du majoral Lieutaud ne figurent que dans les listes régionales, alors que le fils du primadier Tavan est également propulsé dans la liste nationale.
- 13 – Les 62 félibres mentionnés dans deux ou trois des corpus seulement ne figurent plus dans l'*Anthologie* nationale, à trois exceptions près<sup>41</sup>. L'identité d'écrivain publiant des livres, pouvant être reconnu à ce titre à une échelle extrarégionale, est des plus ténues à partir de cette catégorie, et pourtant presque tous figurent dans le *Libre d'or*, les trois quarts sur la plaque. La notoriété extra-institutionnelle et guerrière se manifeste quant à elle avec plus de force chez les félibres membres de trois corpus, où sont surreprésentés les rédacteurs de journaux de guerre.
- 14 – Pour les 91 félibres restants, mentionnés dans un seul corpus, il s'agit pour les deux tiers de celui du *Libre d'or* ou à défaut, de celui de l'*Armana*. L'appartenance, comme membre de base, à une des écoles félibréennes locales, suffit à les faire émerger : 11 % à peine ont eu une activité signalée de rédacteur dans un journal de guerre. Dans leur éventuelle identité littéraire, la familiarité affirmée avec une langue pratiquée à l'oral l'a souvent emporté sur sa pratique écrite. En revanche, l'identité régionale était pleinement affirmée et revendiquée dans leur implication sociale que représentait l'adhésion à une *escolo*. Certes, il est possible d'arguer qu'il était plus aisé d'être édité à Paris et en français qu'en région dans un parler d'oc, et que le profil du corpus en est affecté, sous-estimant le potentiel littéraire affecté par ces disparitions. Mais Régis Bertrand remarque aussi avec raison que le félibrige comme structure était alors plus le reflet de pratiques sociales que d'une sélection littéraire *stricto sensu*, qu'il incluait nombre de modestes poètes, de petits notables à ranger dans les classes moyennes « voués par [leur] joli brin de plume aux fonctions d'aède attitré du bourg<sup>42</sup> ». À partir de là, l'élaboration du panthéon n'avait pas de raison d'opérer une sélection draconienne, mais davantage de valoriser d'abord la connivence linguistique.
- 15 Cette dernière dimension est encore plus prégnante dans le mémorial naturel de Saint-Saturnin-de-Lucian. Le félibre « symbolisé » qui y est visé est défini alors essentiellement par son attachement à une identité régionale dont la langue est une composante



essentielle, si l'on suit la définition portée sur la plaquette-souvenir de la Sainte-Estelle de Clermont-l'Hérault qui en a vu l'inauguration.

« Félibre ne veut pas dire écrivain, poète, musicien, chanteur ou danseur ; félibre, c'est l'homme du Midi qui ne renie pas son origine, ni son parler, et qui sait en être fier ; c'est celui qui se fait inscrire comme mainteneur en payant sa cotisation de 10 F / an [au félibrige]<sup>43</sup>. »

16 Celle-ci s'inscrit dans la filiation des statuts du mouvement qui dès 1862 ouvraient le félibrige à des non auteurs, étendant la sphère aux « savants et artistes qui travaillent et étudient dans l'intérêt [des] pays [d'Oc]<sup>44</sup> », et qui dans leur révision de 1905 ne conditionnaient plus la désignation d'un majoral à son statut d'écrivain, mais à sa contribution « à la renaissance de la patrie [et à] la propagation de la doctrine mistralienne ». On discerne donc bien une distorsion entre le gel mémoriel dont bénéficient ces individus au sein des listes « monumentales », assez systématique dès lors qu'ils sont membres, et la notoriété péri- ou extra-institutionnelle qui, elle, se fonde davantage sur des critères classiques d'identification de l'écrivain, avec hiérarchisation entre les types de publications (l'ouvrage l'emportant sur l'article) amendée toutefois par une promotion du journalisme de guerre – celui des journaux de tranchées – ou la prise en compte d'un capital social.

17 Le félibre, selon la définition interne à l'organisation, est donc « l'homme du Midi qui ne renie pas son origine<sup>45</sup> » : la dimension spatio-régionale est essentielle et pourtant, derrière la dénomination commune, c'est un Midi pluriel qui est – inégalement – honoré et dont l'identité est magnifiée. Début 1919, dans un hommage à « nos morts », le capoulier V. Bernard listait les régions sœurs par la langue :

« Nous n'oublions jamais nos frères de Catalogne enrôlés sous notre drapeau, tous ceux du Languedoc, de Gascogne et Béarn, du Limousin, du Périgord, d'Auvergne et Velay, de haute et basse Provence, tous nos enfants du Midi, ceux qui parlent notre pure langue romane<sup>46</sup>. »

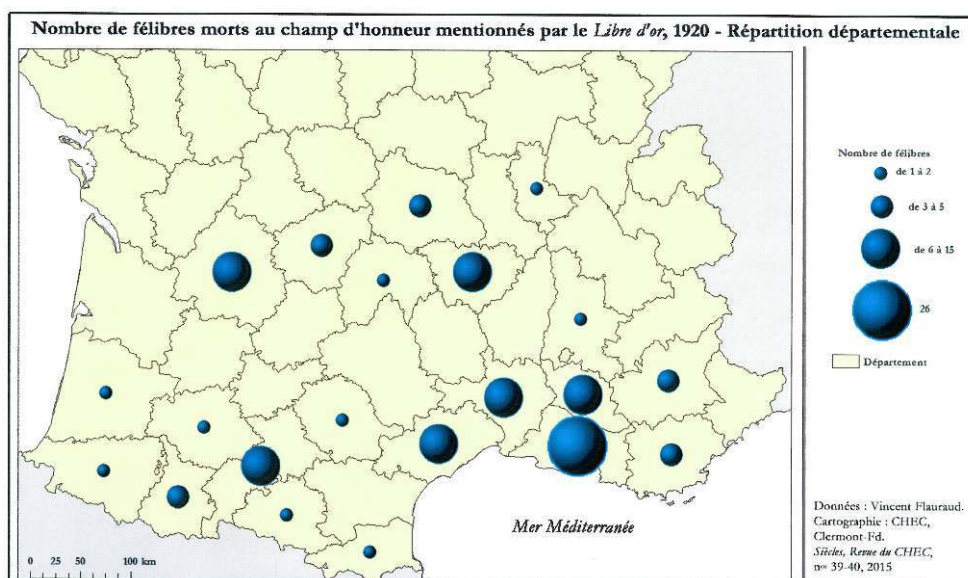
18 Le poète languedocien Louis Abric, dans son texte *Dans le Jardin des Alyscamps de Dieu* lu lors de l'inauguration de la plaque en 1922<sup>47</sup>, égrène également les régions du Midi d'où sont originaires les soldats auxquels il rend hommage :

« On vous vit, blancs-becs de la plaine rhodanienne,  
Mâles du Languedoc, Catalans, Dauphinois...  
Fils du Ventoux, des Alpes, des cols pyrénéens,  
Montpelliérains<sup>48</sup>, Toulousains, Niçards, Avignonnais... »

19 Cette liste de repères géographiques très centrés sur une bande pyrénéo-méditerranéenne, avec le Dauphiné pour seule excroissance marquée vers le nord, suggère, au-delà de discours officiels très englobants, l'existence de représentations qui peinent à intégrer pleinement les zones plus au nord, en particulier le Massif central. La carte des morts recensés dans le *Libre d'Or* renforce l'impression que la mise en avant institutionnelle d'un Midi identitaire pris dans son acception la plus large – comme aire d'influence et de présence légitime – cohabite avec un fonctionnement des réseaux félibréens qui n'y assurent qu'une vitalité sporadique. Sur la carte apparaît un pôle majeur, dans un triangle Var-Vaucluse-Hérault, pourvu de trois satellites : toulousain, limousin et vellave – alors qu'il est difficilement imaginable que les félibres des autres départements aient été si largement épargnés, en particulier ceux du sud du Massif central où la surmortalité masculine liée à la guerre a été particulièrement forte<sup>49</sup>. Le Cantalien Raymond Four, pourtant l'un des rares à avoir déjà publié plusieurs ouvrages, n'est ainsi « rattrapé » que par la plaque de 1922. La vitalité différenciée des groupes

locaux, ou des liens entretenus avec un « centre » félibréen jusque-là principalement provençal – et même, bas-rhodanien – qui a joué un rôle de collecteur, a introduit une modulation dans la configuration du territoire régional honoré de fait, qui induit une forme de hiatus avec le territoire identitaire « absolu » revendiqué.

Félibres morts pour la patrie honorés par le *Libre d'or* de 1920 : localisation par départements



Données : Vincent Flauraud ; cartographie : CHEC, 2014.

- 20 Celui-ci se renforce si l'on considère que les « monuments » élaborés opèrent, par leur localisation, non seulement un resserrement mais aussi un recentrage géographique. Les monuments de papier et le monument de pierre dessinent une géographie mistralienne, centrée sur la Provence occidentale : Avignon, lieu d'édition du *Libre d'Or*, chez Roumanille ; Aix-en-Provence pour la sélection de portraits de la revue *Le Feu* ; Arles pour le monument de pierre initialement projeté, puis la plaque<sup>50</sup>. À Arles, l'option initiale des Alyscamps, la nécropole héritée de l'Antiquité, était celle d'un lieu de mémoire longue, choisi comme « refuge de l'âme latine<sup>51</sup> » : formule et intention où l'on peut lire une réactivation de « l'idée latine », promue avec force par le félibrige dans les deux premières décennies de la III<sup>e</sup> République – visant à fédérer les « nations sœurs », Italie et France surtout, voire Espagne. Or cette réactivation en pleine Grande Guerre (1915) prend tout son sens quand on la rapproche de l'interprétation de Nicolas Berjoan<sup>52</sup>, qui plaide pour voir dans l'émergence de ce leitmotiv chez les félibres dans les années 1870 non pas le signe d'un « tournant conservateur » ou d'un « repli de l'action félibréenne sur sa sphère culturelle » selon la lecture historiographique commune, mais un moyen pour le félibrige de se rendre audible en présentant la remobilisation des liens culturels méditerranéens anciens comme une voie pour rééquilibrer la carte européenne face à l'espace germanique. L'option finale en faveur du Museon Arlaten continue à être celle d'un lieu de mémoire – à la fois à court terme, puisqu'il fut fondé par Mistral en 1909, et à moyen terme, puisqu'il renvoie à l'ethnographie provençale<sup>53</sup> – qui lui aussi est perçu comme un « sanctuaire<sup>54</sup> ». Mais ce glissement dans la topographie de la ville marque également un recentrage géographique à une autre échelle, passant de celle d'une latinité transnationale à un cadre franco-méridional : « Placer [...] cette pierre là où Mistral a rassemblé tout ce qui fait la gloire du Midi<sup>55</sup> » ; et du Midi seul... Les propos prêtés par la

veuve du maître à l'âme de son époux redescendue des cieux pour l'inauguration de la plaque lient d'ailleurs la défense de la civilisation par le combat engagé sur le front et la préservation de chaque civilisation en particulier :

« Grâce à votre héroïsme, grâce à l'étoile de sainte Estelle qui vous a illuminés, tout ce qui a été amassé de mon vivant pour l'honneur du terroir sera sauvé de la barbarie, du vol et de la destruction<sup>56</sup>. »

- 21 Le mémorial naturel bien plus tardif apparaît ainsi comme rééquilibrant territorialement le marquage pérenne. C'est certes toujours une « zone centrale » qui continue à être privilégiée, celle qui apparaît également lorsqu'on considère la carte des Sainte-Estelle annuelles qui, si elles veillent à une alternance entre Provence et Languedoc, explorent plus rarement les périphéries pourtant invoquées de façon récurrentes dans la revendication de coappartenance au Midi<sup>57</sup>. Mais il y a rupture avec la logique de l'immédiat après-guerre encore centrée sur la Provence rhodanienne : non seulement le Bois des félibres est en Languedoc, mais il se situe symboliquement à la rencontre entre la plaine méridionale et les hautes-terres, et à équidistance entre les limites extrêmes, orientales et occidentales, de l'espace occitan-provençal. Initiative personnelle au départ, son implantation semble jouir d'une plus grande capacité à incarner le Midi dans son acception large, que celle du monument institutionnel de 1922. Mais ce glissement géographique suggère aussi que derrière la promotion d'une identité cumulative du Midi se profile la gestion, de moins en moins exempte de tensions, de l'articulation entre des sous-identités concurrentielles de cet espace : sous-identités provençale et « occitane ».

## Défendre l'honneur d'un Midi patriote

- 22 Quels que soient les contours effectifs du Midi réellement mobilisé par chaque mémorial, ils sont tous trois présentés, tour à tour, comme des réponses à l'accusation lancée par le sénateur Gervais en août 1914 contre les soldats du XV<sup>e</sup> corps, le traumatisme de l'offense paraissant suffisamment profond pour demeurer un référent nécessaire malgré l'éloignement progressif dans le temps :

« Le félibrige a contribué *lui aussi* à notre résurrection nationale et [...] il a des droits légitimes à une part dans la gloire commune des fils de France. On ne rappellera pas le discours infâme d'un sénateur qui, après le désastre de Dieuze où sont tombés tant de nos pauvres petits, porta sur les valeureux soldats du Midi les plus lâches accusations. C'est un devoir pour nous, ici, de publier, en tête de ce Livre d'Or glorieux, les actes de réhabilitation. » (*Libre d'Or*, 1920<sup>58</sup>)

« Vous avez fait rempart de votre chair pour la grande France ; nous pouvons réclamer pour le Midi [...] plus de liberté, sans craindre d'être traités d'antipatriotes et de séparatistes. Maintenant, quand de méchants individus nous lanceront des insultes, nous les prendrons par la main, nous les mènerons ici devant vos noms, et il faudra bien qu'ils pleurent de honte ! » (inauguration de la plaque du Museon Arlaten, 1922<sup>59</sup>).

« Cet hommage doit être une éclatante réponse à l'obscur ministre [*sic*] qui en 1914 a fait accuser les Méridionaux de frapper en-deçà et à côté du but. » (préparation du projet de bois de Sainte-Estelle, 1934<sup>60</sup>).

- 23 « Réhabilitation » : le terme employé dans le livre d'or est sans doute le plus représentatif de la logique d'action mise en œuvre dans tout un ensemble de discours qui s'emploient à retourner comme un gant les accusations de 1914 et constituent l'arrière-plan de

l'élaboration des hommages monumentaux aux félibres morts. Le livre d'or s'ouvre d'ailleurs par une petite anthologie de déclarations-attestations de militaires ou d'hommes politiques, accompagnées de quelques transcriptions de documents, rassemblées telles des preuves dans un procès. Ce livre ne se limite pas, de ce fait, à une fonction de panthéon-hommage de papier ; il est aussi conçu comme le mémorial de l'affront lavé. Ce n'est pas une simple reconnaissance de dette qui est espérée, mais une réintégration à part entière dans une normalité citoyenne, d'autant plus captivante à observer qu'elle doit ici s'articuler avec une affirmation régionaliste qui habituellement souligne au contraire des singularités locales.

- 24 Dans les publications félibréennes *du temps de guerre*, c'est sur le ton de la raillerie, plutôt, voire en usant d'une certaine condescendance, qu'avaient été évoqués les non méridionaux ayant porté l'affront, ce qui conférait à ce dernier une consistance plus individuelle que collective<sup>61</sup>. Voire, l'accusateur était assimilé, par son attitude, à l'ennemi, à un traître en puissance – autre comportement très personnel minimisant la distinction Nord/Sud<sup>62</sup>. Si les régions de France étaient distinguées, l'amalgame national l'emportait bien :

Ô, fils du Nord et du Midi, [...] / Enlassés tendrement au nom de la Patrie / À leurs frères de l'Est, ils font un rempart d'acier » (1917<sup>63</sup>).

- 25 Dans un combat conçu classiquement comme celui de la civilisation contre la barbarie<sup>64</sup>, le dépassement de l'affirmation régionale s'est trouvé facilité, l'idée de civilisation poussant à concevoir les enjeux à une échelle à la fois suprarégionale et supranationale :

« Le félibrige lutte, chante et meurt pour notre honneur, pour l'honneur de la France et du monde latin » (1916<sup>65</sup>).

- 26 Mais la contre-attaque a dans le même temps usé de stéréotypes régionaux. L'un des éléments centraux de celle-ci a été la mise en avant d'un topos symétrique de celui de l'indolence porté par les accusateurs d'août 1914 : l'homme du Midi devient le guerrier par essence<sup>66</sup>. Michelet évoquant la Provence comme région de militaires et d'intrépides marins est alors la source récurrente chargée de légitimer le topos non seulement par l'autorité d'un maître, mais aussi en ancrant le constat dans une temporalité longue. Les effets d'accumulation – de noms cités, d'effectifs d'officiers méridionaux additionnés – ont été autant d'outils rhétoriques venant étayer Michelet, employés par exemple par un Louis Marin à la tribune du Sénat en 1919<sup>67</sup> – le livre d'or reproduit l'intégralité de son discours – ou par le préfet Belleudy repris dans plusieurs publications félibréennes<sup>68</sup>. La collecte, pour le livre d'or, des citations et décorations obtenues, destinées à nourrir les notices tant des morts que des blessés, a relevé de la même procédure. Le plus étonnant sans doute, dans cette opération de retournement d'image, a été la récupération de la figure du maréchal Joffre, l'un des premiers responsables, pourtant, de la mise en cause de 1914<sup>69</sup>, absous par son statut de vainqueur de la Marne et son origine catalane pour devenir le « plus glorieux des enfants du Midi<sup>70</sup> ». Lui sont ainsi solennellement offerts, en octobre 1919 dans sa ville natale de Perpignan, un album relié comprenant 93 manuscrits-hommages de félibres – constitué dès 1917<sup>71</sup> – et une épée d'honneur ornée d'une allégorie représentant la Catalogne et la Provence qui s'embrassent<sup>72</sup>. C'est même le cœur de l'état-major qui se trouve potentiellement rattaché au Midi et à ses parlers : si Joffre maîtrisait le Catalan, Castelnau n'usait-il pas du « beau parler du Rouergue » et Foch du bigourdan, avance Pierre Jalabert dans *Lo Gai Saber* en 1922<sup>73</sup>. La capacité à dépasser l'offense est, dans le même ordre, érigée en vertu qui hisse plus haut encore le mérite du sang versé :

« Le peuple du Midi a fait son devoir, a fait tout son devoir, malgré l'insulte, malgré la calomnie ! » (1919<sup>74</sup>).

- 27 La double fidélité, à la petite comme à la grande patrie, est d'autre part présentée non comme un tiraillement, mais comme la source d'une force supplémentaire au service de l'engagement – ce, plus particulièrement dans la phase de sortie de guerre, comme s'il s'agissait alors de réaffirmer le poids de l'identité locale après sa fusion relative dans l'Union sacrée :

« Souvenons-nous qu'avant de donner leur vie, ils ont jeté un dernier regard sur notre Midi aimé » (1922, inauguration de la plaque<sup>75</sup>).

- 28 Le fait de combattre dans sa langue maternelle relève également de cette fidélité transcendée, ici mise en scène : écrire « au bout du canon “*lou canoun me fai canta*”<sup>76</sup> », rédiger des journaux du front en parlant d'oc<sup>77</sup>, avoir transmis des ordres au téléphone dans le même idiome<sup>78</sup>, être monté à l'assaut en chantant la *Coupo santo*<sup>79</sup>. Le capoulier Jouveau, en ancien combattant, use lors de l'inauguration de la plaque, en 1922, d'un langage mystique pour signifier combien la « foi félibréenne » a inspiré, dans le combat, ceux qui y adhéraient, et combien cette appartenance, au-delà de la solidarité qu'elle entraînait, a pu être perçue comme une forme de protection surnaturelle assurée par l'étoile de sainte Estelle, symbole du félibrige, qui voit ici se déployer la force de sa plasticité métaphorique – elle est à la fois le félibrige, ses primadiers, une protectrice céleste, un repère matériel<sup>80</sup> :

« En ces heures, quand la mort paraissait nous barrer tous les horizons, nos cœurs étaient encore gonflés d'espoir. Parce que nous autres, nous voyions toujours luire l'Étoile. [...] Sur le front [...], nous avons cru à l'intervention de l'Astre<sup>81</sup>. »

- 29 Ne voyons pas là le reflet authentifié du ressenti des soldats du Midi – quoique cette attitude cadre bien avec les phénomènes de réactivation de religiosité repérés sur le front<sup>82</sup>. Le récit de Jouveau fixe au moins une modalité d'appropriation, même *a posteriori*, d'un filtre félibréen venant amender cette expression de religiosité et signifier, au final, combien l'attachement à une identité linguistique régionale a pu contribuer à la vigueur de l'engagement pour la France. Louis Abric, intervenant à son tour lors de l'inauguration de 1922 en lisant un poème rédigé pour l'occasion, déplace légèrement le sens de la référence à l'étoile félibréenne, en en faisant la source d'un combat parallèle à l'engagement guerrier, quoique conduit avec autant d'intensité (« Accomplir votre devoir d'apôtres et de soldats<sup>83</sup> »). J. Tellier, dans son *Ode aux Cigales perdues* lue en 1935 au Bois de Sainte-Estelle, semble quant à lui majorer, dans le double combat mené, celui conduit pour l'Étoile qui, ici, surplombe le bois :

« Sur le roc virginal, comme un nouvel astre,  
[...] Dominant de partout notre plaine viticole  
Ils verront étinceler l'Étoile félibréenne !  
[...] Qu'ils chantent son pays et meurent pour Elle<sup>84</sup>. »

- 30 La question du rapport à la Mère patrie s'était trouvée entretemps de nouveau interrogée, dans le giron félibréen. D'une part par la création début 1922 du Comité d'action et de revendication nationale du Midi<sup>85</sup> : son projet fédéraliste imaginait une France plurielle – « les républiques françaises », régions pourvues d'une large autonomie –, le système fédéral devant également permettre d'autres rapprochements, transcendant les pays : entre l'Alsace et les pays rhénans, tout comme entre « les peuples de la Méditerranée<sup>86</sup> ». D'autre part, par la naissance à Toulouse en 1923 de la « Fédération pour la défense des droits et des intérêts des individus et des corporations des pays d'oc », qui s'est également positionnée en faveur d'une option fédéraliste<sup>87</sup>. Un peu plus tard dans la décennie

émerge également l'option autonomiste (Louis Alibert, 1927<sup>88</sup>). Fédéralisme, autonomisme : il y a là des voies qui peuvent aussi apparaître comme des réactions de sortie de guerre, cousines des revendications nationales qui ailleurs font émerger de nouveaux États-nations – le manifeste de 1922 s'ouvre d'ailleurs par un hommage à l'indépendance de l'Irlande nouvellement acquise, et l'autonomie catalane fascine, en 1931. À ces voies répond la vigie mistralienne – la veuve du maître et le cœur de son réseau. Le consistoire, à Cannes en 1922, préfère rester sur sa réserve face au manifeste du Comité d'action, jugé trop politique<sup>89</sup>. Pour la revue de Marie Mistral, *Lou Felibrige*, toujours en 1922, c'est le terme « régionalisme » qu'il faudrait préférer à « fédéralisme », car lui au moins est « pleinement compatible avec le plus franc patriotisme<sup>90</sup> ». Ne peut-on voir aussi une réaffirmation de l'inscription indéfectible du félibrige dans le cadre français, quand la même Marie Mistral (dont on ne peut oublier l'origine dijonnaise), en novembre, pour l'inauguration de la plaque, réinterprète ainsi des propos de son époux à Sceaux en 1884 :

« Le chancre de la Provence avait déjà deviné qu'un jour sa langue maternelle servirait à ses disciples pour défendre la France<sup>91</sup>. »

- 31 Les velléités fédéralistes ou autonomistes s'appuient ainsi en large partie sur le pôle languedocien et occitan qui par ailleurs se met à émerger, à partir de la création de l'Escòla occitana en 1919 à Toulouse, comme « schisme » (Pierre Bec) dessinant peu à peu une voie à distance du félibrige, celle de « l'occitanisme moderne<sup>92</sup> ». Relire la chronologie des trois « monuments » à l'aune de cet arrière-fond n'est pas anodin. La publication du *Libre d'Or* en 1920 se fait dans une séquence d'immédiate sortie de guerre et de quête pressante de réhabilitation pour tout le Midi, dont les félibres sont les étendards ; et l'on comprend le ménagement d'un dossier de preuves de l'implication patriotique, de même que l'extension maximale (aux blessés) du groupe patriote présenté (la création cette année même de l'École occitane ne peut encore avoir d'effets). L'inauguration de la plaque en 1922 intervient en revanche à un moment de tensions internes à l'institution, à la fois par les débuts du « schisme » occitan et surtout par la constitution du Comité fédéraliste : ainsi peut se comprendre cette manifestation dans l'entre soi, dans le Palais du félibrige où toutes les écoles sont invitées à s'exprimer comme pour réaffirmer une allégeance ; quant au choix d'un panthéon restreint aux majoraux et mainteneurs morts pendant la guerre, il concorde avec la réaffirmation du poids de la hiérarchie et avec la profession patriotique orchestrée par la veuve du maître et le capoulier. Quant à l'inauguration du bois des Félibres en 1935, elle peut apparaître comme une sorte de pont que certains tentent de jeter entre Maillane et Toulouse. Un pont lancé ou étayé par des Languedociens comme Clovis Roques ou Pierre Azéma (qui intervient largement lors de l'inauguration) qui sont impliqués dans les deux réseaux (félibréen et occitan) tout en étant davantage dans le félibréen. Azéma a clairement exprimé son scepticisme vis-à-vis du fédéralisme et pourrait apparaître ici comme l'intervenant symétrique de Marie Mistral à Arles en 1922, réancrant la défense de la langue régionale dans le cadre de la patrie française.
- 32 La création du Bois des félibres n'est pourtant pas plus réductible à un jeu de pouvoir entre factions qu'à une opération de promotion personnelle pour Roques. Elle apparaît également comme le symptôme d'un moment très particulier de vivacité du mouvement ancien-combattant. Lors de la Sainte-Estelle de Toulon, en 1933, alors même que le consistoire avait à son ordre du jour le projet de Bois, une Amicale des félibres anciens combattants a été constituée, avec le capoulier Jouveau pour président et comme



trésorier Francis Nouveau, lui-même trésorier de l'Escolo Peyrottes de Clermont-l'Hérault<sup>93</sup>. Si l'on ajoute à cela le fait que le maire de Saint-Saturnin est ensuite présenté comme un « camarade de régiment » du capoulier<sup>94</sup>, il y a là, liant la région d'implantation et la direction du Félibrige, des phénomènes d'interconnaissance et de réseau, amalgamés dans un esprit de corps partagé, qui ont pu donner du poids aux démarches entreprises. Cet esprit de corps converge alors dans l'expression pacifiste : le capoulier et son camarade-maire « maudirent la guerre » au pied du rocher ; la veille, le majoral-abbé Joseph Salvat avait consacré son sermon de la Sainte-Estelle à « la paix<sup>95</sup> ». Cette activation-formalisation de l'identité d'anciens combattants associée au combat pacifiste au sein du Félibrige s'inscrit bien dans la séquence d'apogée du mouvement combattant qu'Antoine Prost place entre 1928 et 1934, avec un acmé après 1930<sup>96</sup>. De même l'expression pacifiste se fait dans le sillage de la « retentissante » motion pour la paix votée par le conseil national de la Confédération nationale des ACVG en juin 1931 ; orientation pacifiste qui se renforce avec l'arrivée au pouvoir de Hitler, laquelle coïncide avec l'engagement félibréen dans la création de la forêt-hommage – même si le temps nécessaire à la réalisation crée un décalage chronologique, plaçant l'inauguration à une époque de reflux du mouvement ancien combattant. Si le monument naturel entend souligner, comme les autres mémoriaux, que les Méridionaux n'ont pas défailli entre 1914 et 1918, cette insistance prend donc cette fois un autre sens : il dit qu'ils ont lutté eux aussi *pour mettre fin* à la guerre. Dans ce combat, renoncer à mettre en avant des noms, opter pour la suggestion symbolique, peut être lu comme une mise à distance d'un héroïsme individuel associé à une brutalité de la guerre désormais plus vivement dénoncée.

## Conclusion

- 33 Alors même que le félibrige se définit comme un mouvement de défense littéraire et régionale, sa prise en charge de ces deux composantes identitaires essentielles est apparue en fin de compte perturbée, au moment et à l'issue de la Grande Guerre, par la nécessité de gérer une mémoire traumatisée de l'implication du Midi dans le conflit. Certes, les signaux littéraires sont bien présents dans la façon dont il élabore progressivement un triple hommage à ses morts : par la configuration de modes commémoratifs s'inscrivant dans le sillage ou en écho à des modèles explicitement littéraires ; ou par le poids donné aux pratiques de publication, ou au moins d'écriture effective – fût-elle des tranchées – comme critère déterminant *in fine* la place respective des individus dans la hiérarchie des hommages accordés. Pourtant, dans le même temps, une appartenance même ténue au mouvement littéraire et/ou félibréen a suffi à beaucoup pour être incorporés dans un hommage qui cherchait à faire masse. Quant aux composantes marquées d'une identité régionale, si elles sont elles aussi bien présentes, ne serait-ce que pour ancrer l'hommage dans l'espace, leur mobilisation vraiment explicite s'est trouvée minorée, dans les discours accompagnant les cycles commémoratifs : réduite essentiellement au contre-stéréotype du Méridional guerrier et à la promotion d'une spécificité linguistique pouvant pour sa part être lue d'abord comme la légitimation de l'institution porteuse. Le relatif flou entretenu par cette faible caractérisation de l'identité locale a facilité à son tour l'extensivité de l'aire géographique englobée, minimisant les différences régionales discernables dans un large Midi. Ce double processus d'identification lâche (des hommes et du territoire) a sans doute permis de



lester l'évaluation du tribut payé pour faire d'autant mieux contrepoids à une réputation salie, tout en révélant la profondeur de ce traumatisme qui a conduit à user par compensation de ce mode extensif. Le cœur originel du trouble était dans la contestation du lien à la patrie et c'est ainsi que la réécriture commémorative de l'engagement a fortement exalté l'appartenance à une identité française. Relisons la formule de Louis Abric citée en exergue de cette étude : un félibre tué est perdu pour le Midi, mais c'est pour la France qu'il est mort. La résilience, pour les promoteurs des hommages félibréens, s'est ainsi d'abord pensée dans la nation ; mais une nation dont l'identité latine, qui l'ancrait au sud, s'est trouvée en même temps majorée : ici pouvaient se mêler, au bout du compte, la notion de civilisation faisant front face à la barbarie, centrale dans la culture de guerre, et la référence à un fonds commun linguistique essentiel pour le félibrige. Cette identité latine portée en avant intégrait dans le même temps la grande patrie dans une identité méridionale, retournant les choses, avec le double avantage de poser cette dernière comme élément constitutif de la nation et de nier de ce fait la possibilité pour le Midi de s'en être désolidarisé. Ce n'est qu'après un laps de temps suffisant pour « sortir de la guerre » qu'une spécificité régionale marquée s'est trouvée réaffirmée dans le giron félibréen ; et encore, au prix de divergences internes à l'institution, où le cœur directionnel a joué le rôle de garde-fou face aux velléités autonomistes périphériques.

---

## NOTES

1. Expression de Louis Abric dans « Dins l'ort ensouleia dis Aliscamp de Diéu » [Dans le jardin ensoleillé des Alyscamps de Dieu], *Lou Felibrige*, n° 25, oct.-déc. 1922. La quasi-totalité des sources mobilisées pour la présente étude sont en parlars d'oc. Les citations incluses sont traduites en français par l'auteur. Ce travail a bénéficié des suggestions et remarques critiques de Rémi Venture, majoral du félibrige, et d'une aide à la recherche d'Anne-Marie Para, du CERCO (Centre d'étude, de recherche et de conservation des œuvres du Museon Arlaten, Arles) ; qu'ils en soient vivement remerciés.
2. Voir en particulier, de Nicolas Beaupré, *Écrits de guerre. 1914-1918*, Paris, CNRS Éditions, Biblis, 2013 ; « Nécrologies d'écrivains : la survie littéraire des écrivains morts à la guerre (pratiques, hommages et figures imposées) », dans Pierre Schoentjes (dir.), *La Grande Guerre, un siècle de fictions romanesques*, Genève, Droz, 2008, p. 113-132 ; ou pour une synthèse, « Les écrivains et poètes combattants » dans Jay Winter, *La Première Guerre mondiale*, t. 3, *Sociétés*, Paris, Fayard, 2014, p. 479-508.
3. *Anthologie des écrivains morts à la guerre. 1914-1918*, Amiens, 1924-1926, 5 volumes.
4. Voir Jean-Yves Le Naour, *La Légende noire des soldats du Midi*, Paris, Vendémiaire, 2013.
5. *Ibid.*, en particulier le chapitre 3 « L'invention du Midi », à propos de ces stéréotypes.
6. *Ibid.*, p. 7.
7. Sur le félibrige : René Jouveau, *Histoire du Félibrige*, 4 volumes, Aix-en-Provence, 1970-1979 ; Philippe Martel, *Les Félibres et leur temps, Renaissance d'Oc et opinion (1850-1914)*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2010 ; *id.*, « Le Félibrige », dans Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1986-1992, t. 3, *Les France*, vol. 2, *Traditions*, p. 3515-3553 ; Simon Calamel et Dominique Javel, *La Langue d'oc pour étendard. Le Félibrige (1854-2002)*, Toulouse, Privat, 2002 ;

Laurent Abrate, *Occitanie, des idées et des hommes 1900-1968*, Toulouse, IEO, 2001. Pour aider à la compréhension du développement qui suit, précisons que les fondateurs du félibrige en 1854 sont appelés « primadiers » ; ce sont les statuts de 1911 (puis de 1934) qui sont en vigueur pendant la période considérée (pour plus de précisions, voir S. Calamel et D. Javel, *La langue d'oc [...]*, chap. 1, 2 et 3) : le mouvement est dirigé par un « capoulier » choisi parmi 50 « majoraux » formant le « consistoire » réuni une fois l'an lors du rassemblement de la « Sainte-Estelle » ; le félibrige est organisé en « maintenances » régionales (5 en 1911, 7 en 1914, 8 en 1921) regroupant les « écoles » locales, mais seuls certains des adhérents de base, choisis à la fois par le bureau de la maintenance et le capoulier pour leur attachement à la cause félibréenne, sont promus « mainteneurs » (« *mantenèires* » : il y en a 777 en 1911, 1 027 en 1921, 1 484 en 1933).

8. Cf. Aurélie Brayet, *Revivre : victimes de guerre de la Grande Guerre à Saint-Étienne 1914-1935*, Saint-Étienne, Presses universitaires de Saint-Étienne, 2006, p. 185-186. Gérard Canini, *Mémoire de la Grande guerre : témoins et témoignages*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1989, p. 19. « De l'intérêt des livres d'or », site « Sources de la Grande Guerre » (<http://sourcesdelagrandeguerre.fr/WordPress3/?p=360>).

9. *Lou Felibrige*, n° 1, sept.-oct. 1916.

10. *Lou Felibrige*, n° 11, avril-mai 1919.

11. Cette pratique est en revanche restée beaucoup moins systématique dans une revue trimestrielle comme *Lou Felibrige*. Liste dans le n° 3, janv.-févr. 1917 ; mais ailleurs dans cette revue, les signalements sont plutôt sporadiques.

12. *La Provence au champ d'honneur. Première série : Jean Boin ; Frédéric Charpin ; Désiré Chauvet ; Frédéric Chevillon ; Édouard Chesa ; François Jourdan ; Léo Latil ; les frères Louge ; Alexandre Peyron ; L'abbé P. Patelle ; Lionel des Rieux ; Lucien Rolmer ; Paul Vial*, Aix-en-Provence, Société de la revue *Le Feu*, Coll. Petite bibliothèque méridionale, 1918.

13. Cf. Aurélie Brayet, *Revivre [...]*.

14. Voir à ce sujet les réflexions de N. Beaupré, *op. cit.*

15. Cf. Aurélie Brayet, *Revivre [...]*.

16. *Lou Felibrige*, n° 14, janv.-avril 1920.

17. Cf. Antoine Prost, « Les monuments aux morts », dans Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire, 1 - La République*, Paris, Gallimard, Quarto, 1997, p. 199-223. Annette Becker, *Les Monuments aux morts : mémoire de la Grande Guerre*, Paris, Errance, 1991 ; ou pour une approche internationale : Bruce Scates et Rebecca Wheatley, « Les monuments aux morts » dans J. Winter (dir.), *La Première Guerre mondiale*, t. 3, p. 563-598.

18. *Lou Felibrige*, n° 1, sept.-oct. 1916. La formulation est précoce, sans être pour autant originale : cf. *Le Petit Journal*, « La Reconnaissance nationale », 22 février 1915. La base de données de Lille III (<http://monumentsmorts.univ-lille3.fr/>) consultée fin 2014 signalait quatre monuments inaugurés en 1914 ou 1915.

19. *Lou Felibrige*, n° 1, sept.-oct. 1916.

20. *Lou Felibrige*, n° 17, oct.-déc. 1920 et n° 21, oct.-déc. 1921.

21. Le Dr Fallen, alors capoulier, appelle en 1921 à la constitution d'un comité pour élever un monument en dur ; or Laurent Noet (« Histoire rocambolesque d'une commande : le Monument aux héros et victimes de la mer (1913-1923) », en ligne : <http://marseillesculptee.blogspot.fr/2008/03/monument-aux-hros-aux-morts-en-mer.html>) montre combien le monument en hommage à l'ensemble des « héros et victimes de la mer » envisagé avant la guerre à Marseille a fait alors l'objet d'un conflit d'influence entre comité radical initiateur et Comité marseillais de la marine marchande, lequel est le seul à rester à la manœuvre lors de la réactivation du projet dans l'entre-deux-guerres, bénéficiant d'une subvention municipale. L'œuvre inaugurée en 1923 dans les jardins du Pharo, là où l'envisageait le capoulier, a alors un sens hybride : hommage à toutes les victimes de la mer, mais en même temps, plus particulièrement à celles de la Grande Guerre.

22. « La plupart des monuments de village sont inaugurés avant 1922 » (A. Prost, « Les monuments [...] », p. 201).
23. *Lou Felibrige*, n° 1, sept-oct. 1916 : le maire Granaud, contacté, a alors répondu que « pour le moment, il était impossible de désigner l'emplacement ».
24. À Vaison en 1919, une allocution en provençal du chanoine Payan, félibre, *Lou Souveni di Grand Mort* (éditée ensuite : Villedieu, imp. Félibréenne de Fraire Macabet, 1920, 19 p.) ; une messe avec chants en provençal pour l'inauguration du monument de Pierrefeu (Var ; *Lou Felibrige*, n° 29, oct.-déc. 1923) ; un dépôt de gerbe au monument communal, lors des Sainte-Estelle de 1923 (au Puy-en-Velay : *Lou Felibrige*, n° 27, mai-juin 1923), et de 1935 (Clermont-l'Hérault : *Lou Felibrige*, n° 71, avril-juin 1935), rituel cependant non mentionné lors des autres manifestations annuelles.
25. *Lou Felibrige*, n° 43, avril-juin 1927.
26. Notice biographique dans Jean Fourié, *Dictionnaire des auteurs de langue d'oc de 1800 à nos jours*, Aix-en-Provence, Felibrige Editioun, 2009 ; voir également le *Bulletin du groupe de recherches et d'études du Clermontais*, n° 59/60, avr.-juillet 1991, p. 12.
27. Première mention de présence de Clovis Roques à la Sainte-Estelle de 1923 ; création d'une école félibréenne, l'Escolo Peyrottas, à Clermont-l'Hérault en 1928, affiliée au félibrige l'année suivante ; accueil de l'assemblée générale de la maintenance de Languedoc en 1929 puis 1933, puis de l'ensemble du félibrige pour la Sainte-Estelle de 1935 (*Lou Felibrige*, n° 27, mai-juin 1923 ; n° 51, avril-juin 1929 ; n° 53, oct.-déc. 1929 ; n° 61, oct.-déc. 1932 ; n° 71, avril-juin 1935).
28. Cf. *Bulletin de l'Association générale des mutilés de la guerre*, n° 188, octobre 1931 ; L. Larguier, « La forêt des écrivains combattants », *Revue des eaux et forêts*, Paris, 1931 ; Jacques-Louis Delalande, « La forêt des écrivains morts à la guerre », *Écrivains combattants. Gazette de l'AEC*, décembre 2005, n° 108. N. Beaupré (« Nécrologies d'écrivains [...] ») s'interroge sur les influences antérieures possibles : approche américaine de la mort, « bois des héros » en Allemagne, voire Parco della Rimembranza à Rome datant de 1865 et rendant hommage aux héros du Risorgimento. Mais ici, il nous semble qu'il est plus vraisemblable que seul le dernier maillon de la chaîne, près de Lamalou, ait servi de modèle.
29. *Lou Felibrige*, n° 63, avril-juin 1933.
30. Voir Alain Corbin, *La Douceur de l'ombre. L'arbre, source d'émotions de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Flammarion, 2014, en particulier chap. II et III.
31. *Album de Santa-Estella*, Clermont-l'Hérault, Escola Peyrottas, 1935, p. 17.
32. L'idée que « chacun de ces [...] arbres porte [plus tard] le nom d'un héros » n'est exprimée que de façon isolée par Bouchard d'Esquieu, « mestre d'obro dòu Felibrige », dans *L'Éclair, Journal quotidien du Midi*, du 11 juin 1935.
33. *Lou Felibrige*, n° 67, avril-juin 1934.
34. « "Lou Comte d'Aurenjo", poème tout juste achevé », signalé pour des Rieux (*La Provence au champ d'honneur*. Première série, 1918), n'a pas donné lieu apparemment à une publication sous forme de volume indépendant.
35. *L'Action régionaliste ; La Réforme sociale*.
36. Alexandre Peyron [préface de Frédéric Mistral], *Lou Pouèmo di soulitudo*, Marseille, Éditions Nouvelles, 1914.
37. Le n° 75 (1<sup>er</sup> août 1918) lui rend un large hommage.
38. Présentation et accès aux numéros en ligne : <http://www.occitanica.eu/omeka/items/show/1851>.
39. D'après la notice biographique de la BnF ; mais sur le moment, cette activité n'est pas mise en avant ; une homonymie dont auraient été victimes les bibliothécaires de la BnF est d'ailleurs à craindre, car *Le Petit cévenol* est installé à Mazamet, et Brunel est signalé à Alès.
40. Auteur de *Vers Téhéran, par une route fleurie d'iris*, 1910 ; *Le Dieu Pan*, 1912 ; collaborateur de la revue aixoise *Les Quatre Dauphins*.

41. Jean-Baptiste Bégairie, un Béarnais qui a peu publié mais a tout de même laissé une œuvre (Daniel Aranjo, *Jean-Baptiste Bégairie (1892-1915)*, Bénéjacq, 2008) ; François de Lartigue, dont les principaux catalogues de bibliothèque ne permettent pas de repérer de publication ; et l'Auvergnat Léon Boyer, dont les écrits ont fait l'objet d'une publication posthume.
42. Préface de S. Calamel et D. Javel, *La Langue d'oc [...]*.
43. *Album de Santa-Estella*, Clermont-l'Hérault, Escola Peyrottas, 1935, p. 33.
44. S. Calamel et D. Javel, *La Langue d'oc [...]*, p. 75.
45. *Ibid.*
46. *Lou Felibrige*, n° 9, janv.-mars 1919.
47. *Lou Felibrige*, n° 25, oct.-déc. 1922.
48. « *Clapassiés* » : or *Lou Clapas* est « le nom par lequel les gens du peuple désignent la ville de Montpellier » (*Tresor d'ou Felibrige*, p. 564).
49. Cf. Henri Gilles, Jean-Pascal Guironnet, Antoine Parent, « Géographie économique des morts de 14-18 en France », *Revue économique*, 65-3, mai 2014. Carte en ligne : [http://www.lemonde.fr/centenaire-14-18-decryptages/article/2014/05/13/la-geographie-des-morts-pour-la-france\\_4415163\\_4366930.html#](http://www.lemonde.fr/centenaire-14-18-decryptages/article/2014/05/13/la-geographie-des-morts-pour-la-france_4415163_4366930.html#).
50. Sur le basculement du centre de gravité félibréen entre Avignon, lieu de la fondation, et Arles, lieu d'ancrage symbolique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, promue pour son adéquation plus explicite avec l'image d'une Provence traditionnelle portée par Mistral, voir Rémi Venture, « Culture arlésienne : de la tradition au folklore », dans *Arles, histoire, territoires et cultures*, Arles / Paris, Imprimerie nationale Éditions, 2008, p. 1041-1094 : p. 1076. Aix fut le lieu des études universitaires de Mistral.
51. *Lou Felibrige*, n° 1, sept.-oct. 1916.
52. Nicolas Berjoan, « L'idée latine du félibrige : enjeux, boires et déboires d'une politique étrangère régionaliste (1870-1890) », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, n° 42, 2011, p. 121-136.
53. Cf. Dominique Serena-Allier, « Un lieu de mémoire : le Museon Arlaten », dans *Arles, histoire, territoires et cultures*, p. 1131-1140. David Huguenin, Dominique Serena-Allier, Jean-Luc Maby, David Pinzón, *Le Museon Arlaten à travers le miroir*, Marseille, Images en Manceuvres Éditions, 2010.
54. « Sanctuaire du souvenir provençal » selon les mots du Dr Clément, au nom de la société ? *Prouvenço !*, de Marseille, lors de l'inauguration du monument.
55. *Lou Felibrige*, n° 25, oct.-déc. 1922. C'est nous qui soulignons, tout en traduisant.
56. *Lou Felibrige*, n° 25, oct.-déc. 1922.
57. Cf. Peireto Berengier, *Li Discours de Santo-Estello de 1876 a 1941*, Marseille, Parlaren, 1986, p. 6-8.
58. *Libre d'Or de Santo-Estello* ; c'est nous qui soulignons.
59. *Lou Felibrige*, n° 25, oct.-déc. 1922 (discours du capoulier Jouveau).
60. *Lou Felibrige*, n° 67, avril-juin 1934 (lors de la Sainte-Estelle d'Albi).
61. *Armana prouvençau* 1916 : « Si certains Français du nord venaient encore douter de la fidélité valeureuse de la jeunesse provençale... » ; *Eco d'ou Bousqueton* cité dans *Lou Felibrige*, n° 6, juil.-août 1917.
62. *Armana prouvençau* 1917, poème « Vivo Franço ! » d'Alcido Blavet.
63. *Ibid.*
64. *Lou Felibrige*, n° 25, oct.-déc. 1922, Majoral Paul Ruat, au nom de l'Escolo de la Mar, de Marseille : « [Ils] verront que le sacrifice de leur vie n'a pas été inutile, qu'ils sont morts pour nous sauver de l'esclavage » ; *Lou Felibrige*, n° 6, juil.-août 1917 : « Dressés contre la barbarie teutonne [...] ; c'était la civilisation dressée contre l'avidité germanique. »
65. *Lou Felibrige*, n° 1, sept.-oct. 1916 : Sainte-Estelle 1916, Arles, discours du capoulier.
66. *Armana prouvençau*, 1917 : « Ausso lou Front, Prouvènço ! Chanson de guerre », Musique de M<sup>e</sup> Arnaud ; *Lou Felibrige*, n° 9, janv.-mars 1919 : « Ils sont morts comme sont toujours morts les enfants du Midi, dressés contre la barbarie. » Le Livre d'Or se fait fort, aussi, de reprendre une

citation du général Sarrail : « Le XV<sup>e</sup> corps m'a été envoyé au moment de la bataille de la Marne ; sa venue était annoncée par une lettre où il était chargé de tous les péchés d'Israël. [...] Il a répondu à tout ce que je lui demandais ; c'est même le seul corps de mon armée qui, lors de bataille de la Marne, a enlevé des canons et pris un drapeau. »

67. Session du Sénat du 17 oct. 1919.

68. *Armana prouvençau*, 1917.

69. Cf. Jean-Yves Le Naour, *La Légende noire [...]*, chap. 2, « Comment Joffre a réécrit l'histoire ».

70. *Lou Felibrige*, n° 12, juin-août 1919.

71. *Lou Felibrige*, n° 3, janv.-févr. 1917 et n° 13, sept.-nov. 1919.

72. *Lou Felibrige*, n° 13, sept.-nov. 1919 : discours du capoulier.

73. Pierre Jalabert, dans *Lo Gai Saber, Revista de l'Escola occitana*, n° 19, sept.-oct. 1922.

74. *Lou Felibrige*, n° 12, juin-août 1919 : discours du capoulier V. Bernard à la Sainte-Estelle de Marseille.

75. *Lou Felibrige*, n° 25, oct.-déc. 1922. Majoral Paul Ruat, au nom de l'Escolo de la Mar, de Marseille.

76. *Lou Felibrige*, n° 1, sept.-oct. 1916 : Sainte-Estelle, Arles, discours du Capoulier.

77. *Ibid.* ; *Lou Felibrige*, n° 1, sept.-oct. 1916 : Sainte-Estelle, Arles, discours du Capoulier.

78. Pierre Jalabert, dans *Lo Gai Saber, Revista de l'Escola occitana*, n° 19, sept.-oct. 1922 (4<sup>e</sup> année ; Toulouse).

79. *Libre d'Or*.

80. Rappelons que sainte Estelle a été choisie comme patronne du félibrige parce qu'elle était la sainte fêtée le jour de sa fondation en 1854 ; de là, le glissement vers la symbolique de l'étoile, dont les sept branches, selon les lectures, peuvent renvoyer aux sept fondateurs – primadiers – comme aux sept régions couvertes par le félibrige.

81. *Lou Felibrige*, n° 25, oct.-déc. 1922. La veuve de Mistral lui vient en écho, elle qui évoque, le même jour, des soldats mus non seulement par leur « héroïsme » mais aussi par « l'étoile de Sainte-Estelle qui [les] a illuminés ».

82. Cf. Xavier Boniface, *Histoire religieuse de la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2014.

83. « Dins l'ort ensouleia dis Aliscamp de Diéu », cité dans *Lou Felibrige*, n° 25, oct.-déc. 1922.

84. *Album de Santa-Estella*, Clermont-l'Hérault, Escola Peyrottas, 1935, p. 20.

85. Son manifeste est publié aussi bien dans la revue de l'École occitane, *Lo Gai saber*, que dans *Lou Felibrige*, qui prend de grandes précautions pour souligner qu'il ne publie qu'à titre d'information ce texte qui ne l'engage pas. Cf. S. Calamel et D. Javel, *La Langue d'oc [...]*, p. 181-184.

86. *Lou Felibrige*, n° 22, janv.-mars 1922.

87. S. Calamel et D. Javel, *La Langue d'oc [...]*, p. 183-184.

88. *Ibid.*, p. 184-185.

89. *Lou Felibrige*, n° 23, avril-juin 1922 ; cf. S. Calamel et D. Javel, *La Langue d'oc [...]*, p. 188.

90. *Lou Felibrige*, n° 22, janv.-mars 1922.

91. *Lou Felibrige*, n° 25, oct.-déc. 1922.

92. S. Calamel et D. Javel, *La Langue d'oc [...]*, p. 179-180 et 184-185.

93. *Lou Felibrige*, n° 63, avril-juin 1933.

94. *Lou Felibrige*, n° 71, avril-juin 1935.

95. Abbé Joseph Salvat, *La Pats. Clarmon d'Éraut, 9 de junh 1935, pel bèl jorn de Pentacosta*, Castelnau-d'Aud, Éditions Occitanes, 1935.

96. Antoine Prost, *Les Anciens combattants et la société française 1914-1939*, t. 1 : Histoire, Paris, Presses de Sciences Po, 1977 : chap. 4, « L'apogée du mouvement combattant (1928-1934) ».

---

## RÉSUMÉS

Au cours de la Grande Guerre et à son issue, le félibrige, mouvement littéraire de défense des parlars d'oc, s'emploie, comme l'Association des écrivains anciens combattants à l'échelle nationale, à promouvoir la figure de ses membres morts au combat. L'hommage est triple : monuments de papier (des rubriques nécrologiques dans les périodiques du mouvement, un livre d'or en 1920), monument de pierre (une plaque de 46 noms posée à Arles en 1922), et monument naturel (un bois, dans l'Hérault, en 1935, voulant honorer symboliquement « tous les félibres de la terre d'Oc »). Si la compétence littéraire apparaît bien comme un critère qui détermine le niveau de co-appartenance à plusieurs « panthéons », ces derniers incorporent des individus n'ayant publié que des articles, ou n'ayant illustré leur appétence littéraire qu'à l'oral. Le magistère moral conféré à l'homme qui a combattu n'a cependant pas été, ici, l'élément le plus déterminant pour favoriser l'extension du corpus. Il y a eu là en effet une réponse apportée au « traumatisme identitaire » produit dans les premiers jours de la guerre par la mise en cause de l'engagement au combat du XV<sup>e</sup> corps venu de Provence, et au-delà, de celui de l'ensemble des soldats du Midi. De ce fait, les signaux d'appartenance à une identité nationale sont plus manifestes dans les hommages rendus que l'expression de singularités régionales.

During and following the Great War, the *félibrige*, a literary movement in defense of the “langue d'oc,” strived, as did the Association of the War Veteran Writers on a national scale, to glorify its members who had perished on the battlefield. The tribute was triple: “paper monuments ” (obituary columns in the periodicals of the movement, as well as a *livre d'or* in 1920; “stone monuments” (a plate of 46 names set in stone at Arles in 1922); and “natural monuments” (a wooden column in the Hérault, inaugurated in 1935 to honour symbolically “all the *félibres* from the *Langue d'Oc* region). Literary excellence appeared to determine the level of membership in several pantheons, but the corpus also includes individuals who only published articles, or illustrated their literary fibre only through oratory. The moral magistry conferred on the man who fought was not however the most determining element to favour the extension of the corpus. These tributes also appear to have provided an answer to the “identity trauma” produced in the first days of the war by the questioning of the commitment in the fight of the 15th Corps that came from Provence, and beyond that from that of all the soldiers of the south of France. This led participants to emphasize membership in a national identity.

## INDEX

**Index géographique :** France, Midi, Provence, Languedoc, Massif central

**Mots-clés :** félibrige, écrivain, commémoration, régionalisme, guerre

**Index chronologique :** XXe siècle, Première Guerre mondiale, Grande guerre, entre-deux-guerres

**Keywords :** writer, remembrance, regionalism, war, South of France, 20th century, World War I, Great War

## AUTEUR

**VINCENT FLAURAUD**

Maître de conférences en histoire contemporaine

Centre d'Histoire « Espaces et Cultures » (CHEC), Clermont université, Université Blaise-Pascal,

EA 1001